

DANIEL

À quelques pas de la chambre, des reniflements me font tourner la tête. Assis sur l'un des bancs qui longent le couloir, Paul pleure à gros sanglots, le nez enfoui dans le cou de son fils qu'il tient serré contre son torse. Debout, près de lui, la main sur son épaule, Véronique me regarde, le visage dévasté de chagrin.

Non.

Le bouquet tombe à mes pieds.

Tom décolle la tête du buste de son père, me laissant entrevoir les grosses larmes qui sillonnent ses joues.

Non.

Ils ont dit que tout allait bien. Ils ont dit qu'elle allait bien. Ils l'ont gardée en observation par simple précaution, rien de plus.

— Oh, Daniel, murmure Véronique d'une voix brisée, c'est...

Elle fond en larmes, incapable de finir sa phrase.

Non.

Un poing invisible s'immisce entre mes côtes pour se refermer sur mon cœur. Glacé d'effroi, je sens la douleur qui me transperce un peu plus à chaque battement.

Non.

Mes jambes ploient et je m'effondre à genoux.

Non.

Tom pleure plus fort, son petit corps tressaute à chaque sanglot qui l'étouffe.

Non.

Une souffrance indicible brûle mes entrailles, mais seul un son inarticulé s'échappe de mes lèvres :

— Callie...

Une porte s'ouvre, puis une ombre se dresse devant moi.

— Dan.

— Callie ?

Serait-ce un mirage ?

Je tends les bras vers cette apparition. Elle semble si réelle, tangible. Mes mains encerclent ses hanches tandis qu'un sanglot étouffé me noue la gorge.

Elle est vivante.

Mon Dieu, elle est vivante !

Saine et sauve, devant moi !

Je me lève péniblement et prends son visage maculé de larmes en coupe. Ses yeux embués sont d'une tristesse insoutenable.

Si ce n'est pas elle, alors...

— Qui ?

— Ma... Maria, s'étrangle-t-elle avant de s'effondrer dans mes bras.

Mon cœur se comprime douloureusement. Des sentiments contradictoires luttent en moi. La joie d'avoir Callie tout contre moi – je crois que j'en serais mort s'il lui était arrivé quelque chose –, et cette terrible annonce qui creuse ma poitrine d'une nouvelle perte. J'embrasse le sommet de sa tête et la laisse pleurer tout son soûl sans rien dire. Je sais que parler dans ces moments-là est inutile. Aucun mot ne pourra soulager sa peine. Elle doit d'abord extérioriser son chagrin.

De retour à la maison, l'atmosphère est suffocante et la chaleur estivale n'y est pour rien. L'air est saturé de

désespoir. La mort de Maria semble avoir inhalé toutes les particules d'oxygène. Nous sommes regroupés dans la cuisine, et Véronique nous prépare un café. Paul nous rejoint quelques secondes plus tard, après avoir déposé Tom dans son lit ; épuisé d'avoir trop pleuré, le petit s'est endormi comme une masse dans la voiture. Cette situation me renvoie à une autre, quelques mois plus tôt ; je serre les dents pour ravalier un sanglot inopportun. Je dois être fort. Callie a besoin de moi. Sa famille qui m'a toujours soutenu a besoin de moi. Je serai cette épaule sur laquelle ils peuvent se reposer.

Paul m'explique, des trémolos dans la voix, que la mort a fauché Maria dans son sommeil. Elle est partie paisiblement, sans souffrance ni maladie.

— Elle a eu une belle vie. (*Il renifle en passant une main lasse sur son menton.*) Je suis sûr qu'elle me tirerait les oreilles si elle me voyait me morfondre ainsi, grimace-t-il dans une tentative de sourire.

— C'est même certain, déclare Véronique qui fait le tour de la table pour remplir nos tasses du café fraîchement préparé.

Lorsque je porte le liquide chaud à mes lèvres, Paul m'arrête d'un geste.

— Attends, mon gars, on a bien mérité un petit remontant avec.

Il se lève, farfouille dans l'un des placards avant de pousser un : « Ah, la voilà ! » en brandissant une bouteille de whisky à demi pleine devant lui.

— Ça ne vaudra pas un *Irish Coffee* en bonne et due forme, mais ça fera l'affaire.

Il ouvre la bouteille, puis en verse une bonne rasade dans mon café encore fumant. Il fait de même pour celui de Véronique qui lui tend sa tasse, un sourire triste aux

lèvres. Quand Paul se tourne vers Callie pour saisir son mug, elle l'arrête dans un cri :

— Nooon !

Ses yeux s'agrandissent de stupeur avant de s'embuer de larmes.

— C'est si in... injuste.

Elle prononce ces mots dans un gémissement si déchirant que ça me vrille le cœur. Les yeux fermés pour contenir mes émotions, j'expulse doucement l'air de mes poumons.

Son père lui prend la main.

— Ma chérie, je sais que ça fait mal, mais ta grand-mère était âgée. C'est... le cycle de la vie.

— Non, non, non !

Elle se balance d'avant en arrière, tout en continuant à psalmodier dans un murmure quasi inaudible, avant de s'écrier, de la colère dans la voix :

— Ça ne devait pas arriver ! Pas maintenant !

Je donnerais tout pour ne plus voir cette tristesse incomparable dans ses yeux. Elle pleure de plus belle, en cachant son visage dans ses mains.

— Pas maintenant ! insiste-t-elle comme si cela pouvait changer quelque chose. Vous ne comprenez pas, elle ne peut pas me laisser *maintenant*.

Je me lève et m'accroupis auprès d'elle.

— Callie, ma puce, ça va aller, je te le promets. Regarde-moi, ma belle...

— Non, tu ne... c-c-comprends pas.

Ses sanglots me lacèrent la poitrine. Je connais le deuil, je connais la douleur qu'elle engendre, pourtant je suis impuissant face à son chagrin.

— Alors, explique-moi ce que tu ressens.

Je caresse sa joue humide tandis qu'elle secoue la tête, affolée.

— Ça ne devait pas se passer comme ça. J'avais tout prévu !

— Malheureusement, certaines choses ne se prévoient pas, il faut faire avec et... l'accepter.

— J'peux pas, hoquette-t-elle. Je... Je... Je suis enceinte.
QUOI ?

— J'allais te l'annoncer ce week-end, lors de la fête que vous comptiez me préparer. (*Sa bouche se tord en un rictus.*) J'aurais fait semblant d'être surprise, alors que je savais pertinemment ce que vous tramiez dans mon dos depuis des jours. J'aurais probablement versé quelques larmes de joie, puis on aurait passé une journée inoubliable, et là, entre deux discussions animées et teintées de rire, j'aurais fait mon annonce. (*De nouvelles larmes dévalent sur son visage hagard.*) Tu m'aurais embrassée sauvagement, ma mère aurait frappé des mains en poussant de petits cris hystériques, mon père aurait été au bord de la syncope... comme maintenant, rajoute-t-elle après lui avoir lancé un bref regard.

Il est vrai que Paul a perdu toutes ses couleurs. Une mare de café souille la nappe devant lui. Sa tasse est encore dangereusement inclinée et des gouttelettes viennent parsemer le tissu de nouvelles auréoles. Mais Paul s'en moque. Il est comme statufié, incapable de bouger.

Callie, plongée dans ses pensées, poursuit, indifférente à nos réactions :

— Et grand-mère... grand-mère, elle...

La voix de Callie se brise.

Inconsciemment, elle porte la main à son ventre.

— Elle voulait tellement avoir des arrière-petits-enfants.
Dan...

Un spasme douloureux soulève sa poitrine et lui coupe la respiration. Elle tente de reprendre son souffle,

seulement les sanglots qui lui compriment la trachée l'empêchent de s'exprimer.

— Chut, ma jolie Callie.

Je glisse ma main sur sa nuque et dirige sa tête vers mon cou, pour la serrer tout contre moi.

— Elle ne le connaîtra jamais.

Ma bouche effleure la peau tendre derrière son oreille, je peux sentir les battements fous de son pouls. J'inspire profondément. Des effluves de pomme verte me chatouillent les narines. Je ferme les yeux, troublé par ce maelström d'émotions que je ressens. Je suis passé par tant d'états différents, depuis ce matin, que tout se bouscule dans ma tête. La terreur a laissé place au soulagement, puis la tristesse m'a étreint pour ensuite faire place à un sentiment nouveau, aussi magnifique qu'effrayant. J'observe la main de Callie posée sur son ventre et l'englobe de la mienne.

Je vais être papa.

Une bulle de bonheur gonfle dans ma poitrine. Je ne peux lutter contre le sourire irréprensible qui se dessine sur mes lèvres.

— Je vais être papa.

Ma fiancée me dévisage. Je ne sais pas ce qu'elle lit en moi, mais ses traits s'adoucissent.

— Tu es heureux ?

Je réponds d'une voix enrouée :

— Très. Je sais que c'est déplacé, mais je suis fou de joie.

Mes yeux se fixent sur mes doigts qui caressent son ventre.

— On va avoir un bébé.

— Oui.

Elle soupire. De nouvelles larmes perlent au bout de ses cils qu'elle essuie du bout des doigts.

— Moi aussi je suis heureuse... et si triste en même temps.

Véronique s'approche timidement.

— Je peux te féliciter ?

Callie hoche la tête, avant de se réfugier dans les bras tendus de sa mère. Son père se lève à son tour en chancelant pour venir serrer contre lui sa femme et sa fille.

J'admire un instant cette famille unie, dont je fais dorénavant partie, lorsqu'une poigne solide m'agrippe le poignet et m'attire dans ce câlin géant.

La journée se poursuit dans une sorte de brume, nous sommes tous dans un état second. Toutes ces émotions nous ont vidés. Callie passe une bonne partie de l'après-midi à dormir, quant à moi, je n'arrive pas à détourner mon regard de sa silhouette. Assis près d'elle depuis plus de deux heures, j'observe ses traits délicats que j'ai cru ne jamais revoir, son buste qui monte et descend au rythme de ses respirations, ses cils qui papillonnent lorsqu'elle s'agite dans son sommeil, ses mains posées sur son ventre dans un geste protecteur.

Il y a quelques heures encore, je pensais avoir perdu la femme de ma vie, et maintenant je vais devenir père. Un petit bout de moi grandit en elle. À cette perspective, mon cœur exécute un saut périlleux.

Merci, mon Dieu. Merci !

Lorsque ses paupières frémissent à nouveau, je lui caresse tendrement les cheveux.

— Ça va aller, ma jolie Callie, je te le promets. Je vais veiller sur toi, mon amour.

Soudain, elle se redresse, en proie à une terreur absolue.

— Mon Dieu ! J'ai fait un horrible cauchemar.

Elle soupire en tremblant.

— C'était affreux ! Maria était... Elle était morte et...

Ses yeux écarquillés et brillants de peur plongent dans les miens. Ce qu'elle capte dans mon regard l'arrête net.

Elle secoue la tête avec force.

— Non. Non. Non. C'était un mauvais rêve. Hein, Dan ?

Je m'abstiens de répondre à sa question purement rhétorique. Je n'ai pas besoin de remuer le couteau dans la plaie. Elle sait.

Je l'attire vers moi et la tiens serrée contre mon torse.

Longtemps.

Nous restons ainsi plusieurs minutes, à moins que ce ne soit plusieurs heures, sans qu'aucun de nous parle ou esquisse le moindre mouvement. Le silence est seulement interrompu par nos respirations lourdes et les quelques hoquets douloureux que Callie ne peut réprimer.

Quand elle s'écarte, son teint pâle m'alerte.

— Ma puce, tu te sens bien ?

Les paupières closes, elle se masse le front.

— Tu as mal quelque part ? C'est ta tête ?

À fleur de peau, je sens la panique s'engouffrer dans mon être sans pouvoir la contrôler.

— J'ai oublié de prendre mes cachets.

— Oh ! Tes médicaments. Oui. Bien sûr. Je te les apporte tout de suite.

Je me lève, quitte la chambre aussitôt, pour revenir la seconde d'après.

— Euh... Ils sont où ?

— Demande à ma mère, elle te dira.

— O.K., d'accord.

Au milieu du couloir, je me fige. Quelque chose me chiffonne, alors je rebrousse chemin.

Callie, allongée sur le lit, lève un sourcil interrogateur lorsqu'elle constate que je suis déjà de retour.

— Tu as le droit de prendre des médicaments ?

Elle plisse les yeux d'incompréhension.

Je précise :

— Ce n'est pas contre-indiqué avec ta grossesse ? Le médecin qui t'a prise en charge est au courant ?

— Oui, il est informé. Ne t'inquiète pas, il n'y a aucun de danger pour le bébé. Il m'a prescrit du paracétamol uniquement.

— O.K. Et pour l'accident, il a dit quoi ? Le bébé ne risque rien ?

— Le bébé va très bien. Il a vérifié.

— O.K.

Je lâche un soupir, soulagé.

— Et le...

Je stoppe ma phrase lorsqu'un objet mou percute ma mâchoire.

— Tu viens bien de me jeter une paire de chaussettes à la figure ?

— Ouai ! Et je vais t'en lancer un plein tiroir si tu me poses encore une question. Mes. Médicaments ! articule-t-elle exagérément.

— Oh, oui ! Tout de suite. (*Je trébuche à moitié en m'élançant vers la porte.*) N'empêche que je te trouve bien tyrannique, ma future femme !

Une autre chaussette me frappe le haut de la tête. Je m'enfuis en riant.

J'ai décidé de ne pas rentrer à l'appartement pour passer la nuit auprès de Callie. Elle a besoin d'être avec sa famille, et j'ai besoin d'être avec elle pour m'assurer de sa bonne santé. La vérité, la question ne s'est même pas posée, tant il était impensable que je la quitte. Je ne veux plus jamais passer un seul jour, ou une seule nuit, sans elle à mes côtés. En revanche, c'est peut-être idiot, mais ça me fait bizarre de dormir dans son lit, alors que ses parents sont juste en dessous.

J'allume la veilleuse près de moi, incapable de trouver le sommeil. Pour la troisième fois en deux minutes, je tasse les oreillers derrière moi. Je les tape plusieurs fois, avant de me rallonger, les yeux grands ouverts.

Callie m'observe d'un œil moqueur.

— Qu'est-ce que t'ont fait ces pauvres oreillers, dis-moi ?

— Rien. C'est juste que je n'arrive pas à dormir.

— Moi non plus. En même temps, j'ai roupillé presque toute la journée, du coup, je ne suis pas fatiguée.

Son regard glisse sur mon torse nu, sa langue vient lécher le pourtour de sa lèvre inférieure.

— Par contre, je sais comment nous occuper, si tu veux.

Son ton lascif ne laisse aucun doute sur ce qu'elle suggère.

— N'y pense même pas, la préviens-je. Il ne se passera rien entre nous sous ce toit.

— Ah bon ? Pourquoi donc ?

— On est chez tes parents, Callie. Ce n'est pas correct.

— Hmmph ! Ça ne t'a pourtant pas dérangé le jour où tu as ramené ton ex pour...

— Ce n'était pas pareil ! Déjà, tes parents n'étaient pas là... Puis, tu es leur fille chérie.

— Que tu viens d'engrosser, me rappelle-t-elle, pince-sans-rire.

Elle soupire, les yeux levés au ciel.

— Chéri, ils savent ce que nous faisons dans la chambre à coucher. Doutes-tu à ce point de leur perspicacité ?

Sa main caresse mes pectoraux, avant de descendre vers mes abdominaux. Je retiens ses doigts lorsqu'ils s'aventurent sur la couture de mon boxer.

— Callie...

Elle me lance un regard innocent.

— Quoi ? On ne t'a jamais appris que la libido d'une femme enceinte était insatiable ?

— Tu n'es qu'en tout début de grossesse.

— Je ne vois pas le rapport. Je suis enceinte, j'ai envie de faire l'amour avec mon futur mari. Or, mon cher, il faut toujours satisfaire les besoins d'une femme enceinte, sinon c'est le bébé qui en pâtit, me certifie-t-elle d'un ton docte. Il risque de naître frustré parce que sa mère n'aura pas eu assez d'orgasmes et de devenir un *serial killer* ou un psychopathe. C'est ce que tu veux pour notre enfant ?

Je déploie des forces surhumaines pour la repousser.

— Désolé, c'est non. Je ne peux pas.

Mon ton est ferme. Je m'en félicite. Malgré tout, je me sens faiblir sous l'assaut de sa main insistante. Ses doigts encerclent mon érection à travers le fin coton de mon caleçon.

Elle arque un sourcil.

— Ce n'est pas ce que dit ta queue.

Incapable de résister à ses caresses, je pousse un gémissement sonore.

— Ça ne se fait pas, plaidé-je dans une ultime tentative.

Elle me fixe intensément. Puis me rétorque, les yeux humides :

— J'en ai besoin, Dan. J'ai besoin que tu m'aimes, que tu me fasses oublier cette journée. J'ai besoin de te sentir en moi, de me fondre dans ton corps. S'il te plaît.

Démuni face à son désarroi, je capitule et prends possession de sa bouche, bien décidé à lui montrer combien je l'aime.

CALLIE

Comment peut-on être à la fois si heureuse et si malheureuse ? Dès que je me représente le petit être qui grandit à l'intérieur de moi, un bonheur indescriptible se répand dans mes veines pour venir réchauffer mon cœur. Puis, dès que je me souviens de ma grand-mère, j'ai l'impression de tomber dans un puits sans fond, un gouffre de tristesse qui ronge mes entrailles.

J'avais bien remarqué depuis quelque temps que Maria se fatiguait plus vite, qu'elle était moins alerte qu'avant ; malgré tout, jamais je n'aurais imaginé qu'elle puisse nous quitter. Elle aurait fêté ses quatre-vingt-huit ans en septembre prochain, ce qui, pour beaucoup, est un bel âge. Néanmoins, elle était une telle force de la nature que, bêtement, je la pensais immortelle. Bien sûr, je me voilais la face, mais qui ne le fait pas ?

Le plus déchirant, c'est de se dire que son souhait est sur le point de se réaliser et qu'elle ne sera pas là pour le voir et en profiter.

Dan m'a affirmé qu'elle était montée au ciel pour devenir l'ange gardien de notre enfant à naître et que, de là-haut, elle veillera sur lui. J'aime cette idée.

Une larme roule sur ma joue. Je l'essuie d'un geste agacé. Je ressemble déjà à un *Gremlin* qui aurait fait une allergie au soleil – mon visage est rougi et bouffi par

les trop nombreuses larmes versées –, alors autant éviter d'en rajouter.

Lorsque la porte de ma chambre s'ouvre, je sors de ma léthargie. Cela doit bien faire plusieurs minutes que je suis plantée devant le miroir, à fixer mon reflet d'un air absent. Je porte un pantalon en lin blanc sur une tunique à manches trois quarts du même bleu que les yeux de Maria. Je tourne la tête vers Dan qui rentre dans la pièce, une fleur de tournesol à la main. En deux enjambées, il me rejoint. Je me love contre son torse chaud.

— T'es prête ? me questionne-t-il prudemment tandis qu'il accroche la fleur au-dessus de mon cœur.

Un tournesol est également épinglé sur la poche de sa veste. Notre façon à nous de rendre hommage à cette grande femme, partie trop tôt. Même malheureuse comme les pierres, je ne peux m'empêcher de remarquer qu'il est à tomber dans son costume beige.

J'acquiesce mollement. Je suis loin d'être « prête ». Comment le pourrais-je, alors qu'aujourd'hui j'enterre ma grand-mère ?

— Je sais que c'est dur, ma chérie. Je serai avec toi. Tout le temps. Je ne te lâcherai pas, promis.

— Comment tu as fait, toi ?

Au moment où je pose cette question, je la regrette aussitôt. Le tact n'a jamais été mon fort.

Un voile de tristesse assombrit son regard ; son esprit est à nouveau hanté par la disparition de ses parents.

Quelle idiote, je suis !

Honteuse, je m'apprête à m'excuser pour ma curiosité déplacée, lorsque le timbre rauque de Dan résonne dans la pièce :

— Je ne sais pas.

Il prend une longue inspiration, relâche son souffle dans un soupir nerveux, puis saisit ma main qu'il porte à ses lèvres pour y déposer un doux baiser.

— Cette période de ma vie est un brouillard épais. J'ai fait du mieux que j'ai pu à ce moment-là pour garder la tête hors de l'eau. Sauf que j'ai pris de mauvaises décisions. Au lieu de faire le deuil de mes parents, de les pleurer, de chérir leurs souvenirs, j'ai voulu tout oublier. Raison pour laquelle j'ai vendu tous leurs biens. C'est l'une des choses que je regrette le plus.

Oui, je me rappelle l'avoir entendu en discuter avec mon père un soir où il allait mal. Je réalise maintenant quelle souffrance il a dû et doit encore endurer.

— Avec le temps, cette douleur que tu ressens s'atténuera. Je ne sais pas si un jour elle disparaîtra complètement, je n'en suis pas encore arrivé là pour tout t'avouer. Ce que je sais, c'est qu'on doit faire avec. Elle fait partie de moi. Depuis que je l'accepte, j'ai le sentiment d'avancer. Et t'avoir dans ma vie m'a ouvert de nouvelles perspectives.

Ses iris d'ambre fondu me contemplant avec adoration.

— Je t'aime, Callie. Plus que tout.

Je me réfugie dans ses bras et me laisse aller encore à quelques larmes.

Les dernières, je me promets.

L'église est pleine à craquer. Je sais que ma grand-mère était aimée, mais je suis tout de même étonnée de voir tout ce monde réuni pour lui faire ses adieux. J'observe d'un œil curieux les gens prendre place autour de nous. Tous ont respecté le *dress code* désiré par ma grand-mère : « Surtout pas de noir ! » On pourrait presque se croire à un mariage – si la plupart des personnes présentes n'avaient pas déjà un pied dans la tombe.

— Manquerait plus qu'il y en ait un qui calanche lors de la cérémonie.

— Hein ? Qu'est-ce que tu dis ? me demande ma mère.

— On est entourés de vieux, c'est assez flippant. Et si l'un d'entre eux passe l'arme à gauche ?

Cette pensée m'horripile.

— Mais non, ma chérie. Ne t'inquiète pas, ils ont l'habitude. Pour les personnes d'un certain âge, les enterrements, c'est aussi distrayant que les bals dansants de leur jeunesse. C'est l'occasion pour elles de revoir leurs vieilles connaissances et de papoter.

Je regarde ma mère, sidérée par ses propos. Pourtant, il en faut pour me choquer. Constatant mon air outré, elle se justifie :

— Bah, quoi ? Ce sont les propres mots de Maria, je n'invente rien.

Je tousse pour étouffer un ricanement malvenu. Je reconnais bien là ma grand-mère, elle n'a jamais eu sa langue dans sa poche.

Mon envie de rire se dissipe bien vite cependant, en entendant les premières notes de sa chanson préférée, tirée de la comédie musicale *West Side Story*. Les enceintes de l'église tremblent au son de *Maria*.

La main de Dan me serre avec plus de force quand il me sent sur le point de m'effondrer.

Une boule de ronces s'est logée au fond de ma gorge, rendant ma déglutition douloureuse. Je ne peux retenir un gémissement plaintif.

À chaque « Maria » prononcé, j'ai l'impression que l'on me poignarde de l'intérieur. J'ai si mal que je n'essaie même plus de cacher mes larmes. Les reniflements autour de moi m'indiquent que je ne suis pas la seule. Les yeux fermés, je me concentre sur les paroles de cette merveilleuse chanson. Ma grand-mère me la chantait si

souvent quand j'étais petite que je la connais par cœur. Elle aimait me répéter que c'était grâce à cette chanson que mon grand-père avait capturé son cœur. D'après elle, il avait une magnifique voix de baryton et n'avait pas hésité à s'en servir pour jouer de ses charmes et la mettre dans son lit.

Une fois la chanson terminée, une voix grave prend le relais. J'ouvre les paupières. Mon père se tient devant le pupitre, la bouche près du micro.

— Bonjour. Tout d'abord, merci à tous d'être venus rendre un dernier hommage à ma mère, Maria : une femme remarquable, une maman aimante, une grand-mère formidable, une amie sincère.

Sa voix vacille un instant, et mon cœur se fend un peu plus. Il se racle la gorge avant de reprendre avec émotion :

— Ma mère a toujours pensé que la mort n'était pas une fin en soi, mais un début. C'est pourquoi elle souhaitait nous voir parés de couleurs.

Il baisse les yeux sur sa veste anthracite ; son doigt effleure le tournesol qui y est accroché, d'un geste recueilli.

— De nature prévoyante et aimant avoir un œil sur tout, même de l'au-delà, elle a écrit une lettre pour ses funérailles, que je vais vous lire.

De la pochette de sa veste, il extirpe une enveloppe et la décachette. Ses yeux se ferment quelques secondes, puis il commence :

— « Bonjour à tous, si vous lisez cette lettre, c'est que mon heure est venue et que j'ai fini par souffler la veilleuse. Ces quelques mots s'adressent tout particulièrement à ma famille pour qui, je le sais, cette épreuve est difficile : mon fils bien-aimé, Paul, et sa femme, Véronique (*Ma mère renifle à son nom.*), ainsi que mes adorables petits-enfants, Callie et Tom, qui ont égayé ma vie de leurs rires et de leur bonne humeur. »

Il fait une pause, inspire bruyamment dans le micro et poursuit sa lecture :

— « S'il vous plaît, ne soyez pas tristes. Ou peut-être que si, mais point trop n'en faut. Pleurer est une émotion saine, qui nous permet d'évacuer notre chagrin. Autorisez-vous à pleurer aujourd'hui, mais séchez vos larmes demain ! Souriez, riez, vivez... Je prendrai comme un cadeau chacun de vos sourires et de vos éclats de rire. Vos joies seront les miennes, ainsi que vos peines. Alors, soyez heureux. Aimez la vie, comme j'ai aimé la mienne. Qu'importe la façon dont la grande faucheuse m'a eue, je suis sereine face à la mort. Mon temps était révolu, une autre destinée m'attend, et je m'en réjouis. Je sais qu'une part de moi vivra à jamais en chacun de vous, alors pensez à l'alimenter en profitant de chaque instant que la vie vous offre. Elle est trop précieuse pour ne pas en jouir au maximum ! Et si je peux vous donner un conseil : n'hésitez pas à ouvrir votre cœur et à dire ce que vous avez au fond de votre c... »

Mon père bute sur le dernier mot. Ses yeux s'écarquillent.

Un couinement étrange retentit derrière moi. Je me retourne et vois : Noah et Betty, le visage rouge, les joues gonflées et des larmes au coin des cils. Betty met la main devant sa bouche, alors qu'un nouveau gloussement roule dans sa gorge. Noah se mord la lèvre, essayant vainement de se contrôler ; malgré tout, ses épaules tressautent comme s'il avait reçu un coup de Taser. À mon tour, je pouffe en voyant mes amis en proie à un fou rire nerveux. Je sais exactement quelle en est la cause : ma grand-mère et son entêtement à employer des expressions de « djeuns » qu'elle ne maîtrise pas.

Lorsque mon père reprend la parole, les yeux toujours aussi exorbités, nous étouffons avec peine de nouveaux rires.

— Euh... Pardonnez-moi. Où j'en étais ? Ah oui. Donc...

Il tousse dans sa main pour dissimuler sa gêne.

— « ... Et si je peux vous donner un conseil : n'hésitez pas à ouvrir votre cœur et à dire ce que vous avez au fond de votre c-cu... cœur », finit-il par bégayer maladroitement.

Devant son air comique, j'explose dans un rire sonore.

Un rire profond.

Un rire libérateur.

Un rire bercé de tristesse, d'espoir, d'amour.

Mon entourage ne tarde pas à se joindre à moi. Nos gloussements résonnent dans l'enceinte de l'église, comme une dernière ovation.

Tous les regards convergent vers nous. Peut-être sont-ils réprobateurs. Qu'importe. Ma grand-mère était ainsi : entière, franche, pleine de vie. Je crois que nous ne pouvions pas lui rendre plus bel hommage qu'en laissant libre cours à nos émotions, mêlant nos rires à nos larmes. Elle aurait adoré nous voir ainsi.

Indifférent au bruit qui l'entoure, mon père continue sa lecture :

— « Sur ces sages paroles, je vous dis au revoir. Je vous aime, Maria. Post-Scriptum : Mon petit Daniel et ma petite Callie, ne pensez pas que, parce que je suis six pieds sous terre, vous êtes dispensés de me faire des arrière-petits-enfants. Daniel, dans le tiroir de ma table de nuit, tu trouveras un Kamasut-t... tra qui pourra te servir p-pour... »

— Ne t'inquiète pas, grand-mère ! (*Je crie, la tête levée vers le ciel.*) Il a visé dans le mille !

Le curé, jusqu'alors discret, émet une sorte de bruit de gorge.

— Je pense que nous avons compris, s'exclame-t-il, les joues empourprées.

Mon père se met en retrait pour que celui-ci puisse reprendre le cours de la cérémonie.

Quant à moi, pour la première fois depuis des jours, je me sens apaisée, en phase avec moi-même. Les jours à venir seront peut-être encore difficiles, néanmoins, entourée des miens, j'ai la certitude que tout ira pour le mieux.

— Ça va, ma chouquette ?

Ma mère, qui vient d'entrer dans ma chambre, me détaille d'un œil inquiet. Je pose mon téléphone et lui réponds d'une voix que j'espère maîtrisée :

— Je vais bien, oui.

L'enterrement était éprouvant, c'est vrai. Toutefois, il m'a également fait du bien. Enfin, rectification : les mots de ma grand-mère m'ont fait du bien.

— D'accord. N'hésite pas à venir me parler si tu en ressens le besoin.

— C'est noté. Tom est couché ?

À ma question, la bouche de ma mère se tord en un rictus navré. Depuis le décès de grand-mère, Tom a beaucoup de difficultés à s'endormir. Si pour lui la mort est quelque chose d'abstrait, il a très bien compris que cela pouvait survenir à tout moment et lui enlever ses proches. Comme Maria nous a quittés pendant son sommeil, il associe le dodo à la mort. Lui qui n'a jamais été capricieux entre dans des colères noires au moment du coucher et refuse catégoriquement de se mettre au lit.

— Papa est avec lui et essaye de le calmer. (*Elle soupire.*) Ce n'est pas évident de trouver les mots justes pour l'apaiser, alors que nous sommes encore tous affectés par la perte de Maria.

— Je peux aller lui parler si tu veux ? J'ai toujours été douée pour distraire les gens.

— Je ne dis pas non, toute aide est la bienvenue.

Mon téléphone vibre à l'arrivée d'un nouveau message. Je jette un coup d'œil : c'est Betty qui me propose d'aller boire un verre demain pour me changer les idées.

Je tape vite fait un *Pourquoi pas*, puis rejoins ma mère qui est déjà dans le couloir. À peine ai-je descendu l'escalier que j'entends les cris stridents de Tom provenant de sa chambre. Je grimace lorsqu'un cri particulièrement aigu me déchire le tympan.

— Tu devrais t'inscrire à des cours de chant. Il a du potentiel ! Sa voix porte bien dans les aigus. C'est... impressionnant.

De mon index, je me frotte l'oreille pour calmer un début de bourdonnement.

C'est qu'il va nous péter la baraque avec ces cris d'orfraie !

Je lance un regard suspect vers la vitre du salon : elle semble résister à la puissance vocale de mon frère. Ouf.

— Non ! J'veux pas dormir ! En plus, tu sais, c'est trop nuuuuuuuul de faire dodo.

— Oui, mais nous avons besoin de dormir, notre corps le réclame, explique patiemment mon père. Lorsqu'on ne dort pas, le corps n'a plus d'énergie et on tombe malade.

— Hello, la compagnie ! intervient-je en entrant dans la pièce. Mon petit doigt m'a dit qu'il y avait ici un petit garçon qui voulait un câlin.

Tom plisse les yeux vers mon petit doigt que j'agite devant lui.

— Il te parle, ton petit doigt ?

— Tout à fait. Il me raconte plein de trucs.

Tom scrute le sien, puis secoue la tête d'un air boudeur.

— Le mien, il me dit rien.

— Si tu arrêtais de crier, tu pourrais peut-être l'entendre. Mets-le près de ton oreille et écoute.

Mon père lève les yeux au ciel ; il n'aime pas que j'embobine Tom avec des bêtises. Seulement, c'est tellement tentant ! Et mignon. J'adore sa naïveté, j'espère qu'il ne la perdra pas de sitôt.

— Chuis sûr, tu mens !

Et voilà, il grandit trop vite.

— C'est vrai, je mens. Mais si tu n'arrêtes pas de crier, tu vas finir par réveiller le bébé qui est dans mon ventre.

La bouche de Tom s'ouvre en grand. Il dévisage un instant nos parents, qui confirment d'un signe de tête.

— T'as un bébé dans ton ventre ?

J'opine.

— Il y a réunion familiale ici ?

Dan se tient contre le chambranle, un sourire aux lèvres. Il a enfilé un bas de survêtement sans mettre de caleçon ; je le devine à la forme distincte que j'aperçois au niveau de son entrejambe. J'ai beau ordonner à mes yeux de regarder ailleurs, ils restent obstinément rivés en dessous de sa ceinture, appréciant les contours de son sexe qui se dessinent sous le coton. Mes glandes salivaires s'activent à cette vision. Je déglutis pour éviter que la bave ne me coule sur le menton.

Dan toussote.

Je finis par relever la tête en m'essuyant la bouche – sait-on jamais. Ses cheveux encore mouillés de la douche qu'il vient de prendre sont peignés vers l'arrière et il tient dans ses mains deux tasses fumantes. Il m'offre l'une d'elles.

— J'ai pensé qu'un chocolat chaud te ferait du bien.

Je vous ai dit que j'avais le plus merveilleux des hommes ?

Dan a toujours été attentionné, mais depuis l'annonce de ma grossesse, il se plie en quatre pour me faire plaisir. Je plaide coupable : j'en profite un max.

— Merci. T'es un amour.

Il tend l'autre à Tom en lui ébouriffant les cheveux au passage.

— Tiens, bonhomme. Il est pour toi, celui-là.

Dan est remercié par un adorable sourire en quenottes, cependant l'attention de mon frère reste focalisée sur moi – ou plus précisément sur mon ventre qu'il ne quitte pas des yeux.

— Dan ? Tu sais que Callie, elle a un bébé dans son ventre ?

— Oui, je suis au courant. C'est moi le papa.

Tom pouffe dans sa tasse, puis son air se fait interrogateur.

— Mais comment il est arrivé dans ton ventre, Callie ?

Pour je ne sais quelle raison, mes parents, et même Dan, retiennent leur souffle.

— C'est Dan qui l'a mis, expliqué-je le plus naturellement du monde.

— Wouuuuuuuuaaaah !

À l'intonation émerveillée de sa voix, mon fiancé vient officiellement de passer au rang de super-héros aux yeux de mon frère.

— Tu sais faire ça, toi ? lui demande-t-il ensuite, les yeux ronds.

J'explose de rire. Dan me fusille du regard avant de répondre en se trémoussant :

— Euh... (*Ses yeux errent dans la pièce, à la recherche d'une échappatoire.*) Oui, c'est assez... facile... en vrai.

Les épaules raides, Dan évite soigneusement le regard de mes parents qui se gaussent à ses dépens. Je pouffe dans ma main, incapable de masquer mon hilarité – ce qui me vaut une nouvelle œillade assassine de mon chéri, qui ne goûte pas à la plaisanterie.

— Wouuuuaaaah ! s'extasie Tom. Moi, tu sais, je sais pas mettre des bébés dans le ventre des mamans. T'as fait comment ?

Mes géniteurs, après s'être ouvertement moqués de Dan, décident qu'il est temps pour eux de battre en retraite.

— O.K., je vois que vous vous en sortez très bien, les enfants, on va donc vous laisser discuter tranquillement. (*Mon père tape sur l'épaule de Dan lorsqu'il passe devant lui.*) Courage ! Vois ça comme un entraînement de ce que tu devras affronter plus tard.

Mon homme, complètement paniqué, ouvre la bouche pour la refermer aussitôt lorsqu'il voit mes parents sortir d'un pas pressé de la pièce.

— Quelle bande de lâches ! lancé-je une fois qu'ils sont partis. T'en fais pas, mon amour, moi, je reste.

Je l'embrasse d'un baiser rapide sur la bouche, puis pars m'asseoir au bout du petit lit de Tom. Le dos calé contre le mur, j'invite mon petit frère à m'imiter.

— On t'écoute, mon chéri. Vas-y.

— Callie, gronde-t-il.

— Oui, chéri ?

— Alors ?! s'impatiente Tom.

— Euh... Alors... En fait, tu vois, il faut un papa et une maman.

— Je sais ça, déjà.

— O.K. Alors...

Je lis une supplique dans ses prunelles pour que j'intervienne. Je souris, brandis mon pouce et l'encourage :

— Continue, chéri ! (*J'avale les dernières gorgées de mon chocolat.*) T'es bien parti.

Je ris de plus belle en voyant son visage déconfit. Oui, j'avoue sans honte : je me délecte de la situation. Il est tellement craquant quand il est gêné.

— Ah, je sais ! s'écrit d'un coup Tom. Tu as fait avaler une graine à Callie !

— C'est ça ! Tu as trouvé ! Je lui ai mis une graine dans le ventre.

Les épaules de Dan se relâchent. Il s'essuie le front d'une main où perlent quelques gouttes de sueur.

— Je savais !

Tom bombe le torse, fier de lui.

— Tu sais, j'vais dire à maman d'acheter des graines, comme ça, moi aussi, vais être papa.

Je prends la tasse vide de ses mains.

— Ça attendra demain, mon chou. Au dodo, maintenant !

— Mais j'veux pas dormir, boude-t-il, les bras croisés.

D'une voix posée, Dan lui explique :

— Écoute, bonhomme. C'est toi le grand dorénavant. Tu vas être tonton bientôt, alors tu dois donner l'exemple. Tu comprends ?

— Oh, oui ! Moi, chuis super grand, tu sais ! (*Il se met debout sur son lit.*) T'as vu comment que chuis grand ?

— Effectivement, je suis très impressionné. Je le serai encore plus si tu me prouves que tu peux dormir comme un *grand*, sans faire d'histoires.

— D'accord. Mais j'ai un p'tit peu peur, tu sais.

— Je vais rester avec toi jusqu'à ce que tu n'aies plus peur dans ce cas.

Joignant le geste à la parole, Dan me fait signe de partir et prend ma place au bout du lit.

Lorsque je referme la porte de la chambre, j'entends Tom prononcer :

— T'es mon meilleur copain du monde, tu sais.

Et il sera aussi le meilleur papa et le meilleur mari du monde. À n'en pas douter.